tion de doctrine, sont pour tous les esprits une tentation extrêmement dangereuse.

Vous êtes certainement au courant, mon révérend Père, de toutes les améliorations qui se sont faites ici ces dernières années. Les RR. PP. LENOIR, BOMPART et MONGINOUX se sont dévoués à la culture de cette partie de notre champ, et ils y ont fait beaucoup de bien ; aussi la population les a-t-elle en grande estime. Je n'ai fait que jouir de leur travail pendant deux mois, et, dans quelques jours, je serai rendu à Kimberley. Je vais y être un étranger, parce que je n'y ai plus rien fait depuis la fin d'avril pour cause de maladie.

Veuillez bien, mon révérend Père, présenter mes hommages au Révérendissime Père général.

Votre enfant tout dévoué en N.-S. et M. I.

A. SCHOCH, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE

LETTRE DU R. P. FOUQUET AU R. P. MARTINET.

Mission de Saint-Eugène, chez les Kootenays,
le 15 mai 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Les *Kootenays*, qui se donnent encore le nom de *Tounarhas* et que leurs voisins appellent *Skalzirs*, étaient autrefois bien plus nombreux qu'aujourd'hui ; leurs ancêtres occupaient en permanence les deux versants des montagnes Rocheuses, entre le 48e et le 50e degré de latitude Nord. Il y a moins d'un siècle, une maladie, dont je n'ai pu exactement reconnaître le caractère à la description qui m'en a été faite, vint décimer cette valeureuse nation. Ne pouvant plus depuis lors, en face d'ennemis aussi nombreux que les Cris et les Pieds-Noirs,

conserver les deux versants, ceux de l'Est prirent l'habitude de passer les montagnes et de se répandre dans les vallées de l'Ouest. En quittant le versant oriental, ils laissèrent leur nom au lac dit *des Kootenays*, dans le diocèse de Saint-Albert ; mais ils ne renoncèrent pas à leur droit d'aller y chasser le bison ; et ce droit, ils surent toujours le maintenir avec une froide bravoure contre les Pieds-Noirs, nation dix fois plus nombreuse que la leur.

De ce côté-ci des montagnes, ils pouvaient se disperser en toute liberté dans notre belle vallée, depuis le lac où la Colombie prend sa source jusqu'à celui des Têtes-Plates ; s'étendre en toute sécurité dans la vallée des Arcs-Plats et sur les bords de son beau lac, lequel mesure près de 100 lieues de long : ils n'avaient aucun danger à courir. Mais quand il s'agissait de traverser de nouveau les montagnes Rocheuses, de reparaître sur leurs anciennes terres et jusqu'au cœur du pays ennemi, à la poursuite du bison, la nation se réunissait tout entière en un corps compact et elle marchait comme un seul homme.

La terre alors tremblait sous les pas des bisons et des chevaux lancés à toute vitesse, mais le cœur du Kootenay ne comptait pas une pulsation de plus. Quand l'excitation était à son comble, au beau milieu de la chasse, dans l'entraînement et les compétitions de la course ou dans l'enivrement du combat (car il y avait de tout cela dans ces expéditions aventureuses), il suffisait d'une parole pour arrêter tout court dans son élan la tribu entière. Au seul commandement des chefs, le calme succédait au tumulte, et les guerriers, froids et immobiles, se tenaient prêts à tout événement. *Xantla! Xantla!* les Pieds-Noirs! les Pieds-Noirs! Ce cri courait les rangs comme une traînée de poudre : aussitôt la troupe, sans

s'émouvoir, se disposait au combat, sombre, silencieuse et fière.

L'union et le courage suppléaient au nombre. Il n'était pas permis de faire bande à part : les chefs veillaient d'un œil attentif sur cette consigne inviolable : notre fameux Makaille en sait quelque chose. Makaille a toujours aimé n'en faire qu'à sa tête : mauvaise habitude dont il ne s'est pas encore entièrement corrigé. Sous prétexte qu'il n'était pas loin des montagnes, il voulut, dans une expédition de chasse, se séparer un jour du gros de la nation : c'était un mauvais et dangereux exemple. Joseph, ce chef si doux, si énergique, si fin et si sage, que nous regrettons toujours, donna ordre à Nilkoutaho, son chef de police, de ramener Makaille et les siens au campement général. Makaille voulut regimber et fit même mine d'user de son fusil. Démonstrations inutiles. Nilkoutaho et ses aides s'emparèrent tranquillement des chevaux de charge et les amenèrent au camp, où Makaille, laissé sans vivres et sans couvert, dut revenir, l'oreille basse, le cœur contrit et humilié.

Autrefois les Kootenays faisaient régulièrement, trois fois par an, ces expéditions de chasse et de guerre, deux pendant la belle saison, une pendant l'hiver.

A mon arrivée dans le pays je m'étais même préoccupé du projet de les suivre. A cet effet, je m'étais déjà muni de pouvoirs auprès de Mgr Grandin, qui m'accorda plus que je ne demandais. Je n'attendais plus que la fin de mes travaux de construction pour entrer en campagne, lorsque les bisons commencèrent à disparaître, et puis, Mgr Grandin, venant à fonder la Mission du Fort Mac-Leod, je n'avais plus les mêmes motifs d'accompagner nos expéditionnaires.

Toutefois, pendant mes rêves de voyage, je m'avisai un jour de demander à Nilkoutaho comment les Koote-

nays s'y prenaient pour traverser les rivières. « C'est bien simple, me répondit-il; avec nos loges et tout notre butin, nous faisons un gros ballot, nous attachons dessus les enfants et les femmes faibles; puis nous fixons une longue corde à la machine flottante; un jeune homme prend le bout de la corde, et, mettant sa monture à la nage, tire à travers la rivière toute la cargaison. Les autres, naturellement, passent sans difficulté, sur leurs chevaux lancés à la nage. » — J'eus beau parler de canots d'écorce, Nilkoutaho n'y voulut rien entendre. — « Tu sais bien, lui dis-je, que je suis fort mauvais cavalier et point du tout nageur; que tout récemment j'ai failli me noyer dans la rivière Sainte-Marie et que je n'ai échappé au danger qu'en me cramponnant à la crinière de mon cheval. — Jamais, me répondit-il, nous n'avons noyé un enfant. » Et l'argument était pour lui péremptoire; il fallait en prendre mon parti.

Pendant l'été, ces excursions étaient, pour les Kootenays, de vraies parties de plaisir; la rencontre même qu'ils pouvaient faire de quelques bandes de Pieds-Noirs n'étaient, à leurs yeux, qne des incidents de voyage qui venaient en rompre agréablement la monotonie.

L'hiver, c'était autre chose. Il leur fallait traverser de hautes montagnes, couvertes de 20 à 30 pieds de neige, voyager à pied et à la raquette; souvent le ventre vide ou à peu près; et ils n'avaient pas la chance, les pauvres gens! de rencontrer sur leur route des chiens du mont Saint-Bernard. Toutefois n'exagérons pas le sentiment de commisération; ils sont moins délicats que nous et ils en remontreraient peut-être, en fait d'endurcissement, aux chiens mêmes du mont Saint-Bernard: dans les détresses de la faim, du froid et de la fatigue, ils seraient bien capables de leur porter secours au lieu d'en recevoir.

Pendant que j'étudiais leur langue, je demandai un jour à Nilkoutaho, pour me rendre bien compte de la propriété des termes, s'il appellerait *affamé* un homme qui aurait passé un jour sans manger. Il se mit à rire. « Vous autres blancs, me dit-il, vous êtes tout de suite affamés. Il n'en est pas de même des sauvages. » Selon lui, être à jeun depuis vingt-quatre heures, c'est tout simplement avoir l'appétit ouvert ; après quarante-huit heures, le Kootenay commence à avoir faim; mais il lui faut trois, quatre ou cinq jours de diète avant de crier famine.

Nos chasseurs, après avoir longtemps poursuivi les bisons dans la plaine, revenaient à la montagne, chargés d'un riche butin. Il n'était plus question de jeûne ; mais quel attirail ! et, par suite, quelles fatigues ! La loge, le lit, la batterie de cuisine, les armes de guerre et de chasse, les sacs de viande et les ballots de cuir, sans parler des enfants : il leur fallait transporter tout cela sur le dos ! Ils en venaient à bout ; mais avec quelle pa-ience et quelle fatigue !

Ils ont pour ce travail une stratégie traditionnelle. Le lundi, ils transportent une partie de ce mobilier à telle distance qui leur permet de revenir le soir au campement du matin ; le mardi, ils se chargent du reste de leurs effets et des enfants, et vont camper à la place où ils ont déposé la charge du lundi ; le mercredi, ils recommen-cent, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans les vallées de l'Ouest, où il n'y a plus qu'un pied ou deux de neige.

A ce moment-là, les jeunes gens vont à la recherche des chevaux qui, abandonnés en liberté à l'époque du départ, se sont éparpillés dans les champs pour y gratter la neige et trouver leur nourriture sous ce manteau de frimas. En cela les chevaux sont servis par un instinct extraordinaire autant qu'admirable.

Une fois les chevaux retrouvés, les Kootenays entrent dans la période de jouissance. Plus d'ennemis, plus de fatigues, plus de privations; des vivres en abondance. Ils mènent pendant six semaines ou deux mois une vie de paresse et de plaisir, après quoi ils recommencent.

Mais j'ai tort, en finissant mon récit, de m'exprimer au temps présent, car tout cela est devenu, pour nos Kootenays, presque de l'histoire ancienne. Depuis quatre ou cinq ans, ils n'ont pas eu une seule chasse en grand. Ainsi que nous le leur avions prédit, les bisons disparaissent rapidement devant les carabines à seize coups et à longue portée, dont nos sauvages sont tous armés, et aussi devant les chemins de fer et le flot de la colonisation. Quelques-uns persistent néanmoins. A la moindre nouvelle que des bisons ont été vus dans les prairies, ils partent, presque toujours sous la conduite de leur chef Isidore, et ils traversent la montagne; mais c'est ordinairement pour revenir les mains vides. Ils ont été si souvent déçus dans leurs espérances qu'ils finiront par renoncer à ces expéditions lointaines, peu favorables aux progrès de la civilisation chrétienne. Du moins je l'espère, sans oublier toutefois leur obstination.

Actuellement et en masse, ils sont dans un réel éta de souffrance. Ils ne peuvent pas se résigner à échange la chasse du bison contre celle du cerf, du chevreuil ou du renne. Quant à poursuivre le lièvre ou le lapin, ils se croiraient déshonorés : ils laissent ces amusements enfantins à leurs petits garçons et à la race blanche.

Un de nos amis, employé du gouvernement canadien, a chez lui, pour décorer sa modeste demeure, un tableau représentant une chasse au renard, si célèbre parmi les Anglais. Il faut entendre les réflexions qu'inspire à nos Kootenays cette mise en scène de lords et de ladies à la poursuite du chétif animal! Quelles gorges chaudes ils

font sur le danger qu'ils courent et comme ils tournent en ridicule ce déploiement de forces et de stratagèmes !

Un peu moins de fierté leur siérait davantage, car n'ayant plus les grandes chasses et pas encore l'habitude du travail, ils sont tombés dans la misère. A dire vrai, je ne suis pas trop surpris de voir mes pauvres Kootenays devenus un peu maussades. Ils affectent, par principe, de se donner un air de gravité excessive et ils traitent d'enfants quiconque ne leur ressemble pas ; ils se sont ainsi fait auprès de leurs voisins la réputation d'hommes peu démonstratifs ; si vous ajoutez à cela la faim, la misère, le changement soudain d'habitudes, le passage d'une vie pleine d'épisodes et de surprises à une vie monotone et languissante, vous vous expliquerez qu'ils soient tristes, sombres et peu aimables.

Depuis plusieurs années, j'épiais le moment et le moyen d'établir des amusements honnêtes parmi eux. Je me heurtais toujours à quelque difficulté ; nos dévots surtout me faisaient une opposition qu'il eût été imprudent de briser ; à peine pouvais-je obtenir un peu de liberté pour les enfants. Cette année-ci, aux fêtes de Pâques, notre moulin ayant donné sa première farine, l'événement leur avait dilaté le cœur. Je fis porter quelques sacs dans le camp, moitié pour les enfants de la première communion, moitié pour les hommes qui remporteraient le prix à la cible. Ils organisèrent donc le tir, commencèrent par s'adjuger en commun la moitié de cet enjeu, qu'ils consommèrent en un grand dîner de famille, et ils destinèrent le reste aux gagnants. Le vrai gagnant c'était moi, tant j'étais heureux de mon premier succès.

Le lendemain c'était le tour des enfants. Le P. Martin mit à leur disposition une quantité de navets. Mais, pour se les approprier, il fallait les tirer à la flèche. Ce fut vraiment une scène amusante, et le grave chef de To-

bacco-Plain différa son départ pour jouir de ce spectacle. Ce qui me plaisait infiniment, c'était le sérieux des enfants, le vif intérêt qu'ils prenaient à ce jeu et le plaisir que les vieux grognards eux-mêmes y trouvaient.

Je souhaite de voir ces jeux et d'autres semblables s'acclimater parmi nos Kootenays comme dérivatifs aux jeux de hasard et particulièrement au jeu de cartes. Le Kootenay adonné au jeu jouera tout, jusqu'à sa chemise, et, après avoir tout perdu, il se jouera lui-même, s'engageant à servir comme esclave un temps déterminé. Il n'est ni voleur ni ivrogne, mais s'il devient joueur, il perdra bien vite toutes ses bonnes qualités.

Veuillez agréer, etc.

(*A suivre.*) L. FOUQUET, O. M. I.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R. P. TATIN.

Mission Saint-Joseph du lac William,
le 5 septembre 1883.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE TATIN,

Comme vous le voyez par l'en-tête de cette lettre, je ne suis plus à Sainte-Marie ; j'ai quitté les bords du Fraser pour venir dresser ma tente dans la charmante vallée du lac William. Il y a déjà plus d'un an que, à la suite de la visite canonique faite dans notre vicariat par le R. P. MARTINET, je reçus mon obédience pour cette Mission. Au mois de janvier dernier, après quelque temps de préparation à la vie de Missionnaire, Mgr D'HERBOMEZ, notre bien-aimé Vicaire apostolique, voulut bien mettre le comble à mes vœux en m'assignant la Mission des Tchilkotines comme ma part de travail dans la vigne du bon Maître. En me chargeant de ces sauvages, Sa Gran-